

Chapitre VI

LES LOISIRS

Le climat du Kurdistan a fait de ses habitants des hommes sains et vigoureux, à l'aspect souvent farouche. Mais le Kurde n'en est pas moins de tempérament optimiste, gai dans son comportement, spirituel en ses réparties et, ce qui peut paraître étrange, assez sentimental. Ces différents aspects vont se retrouver au cours des manifestations de joie assez fréquentes, somme toute, malgré les circonstances souvent difficiles de la vie quotidienne. Nombreux malgré tout sont les moments de détente et les loisirs ont large place au Kurdistan.

1. Rythmes et chansons.

Toutes les fêtes familiales : naissances, circoncisions et surtout mariages, sont accompagnées de danses et de chants. De fait, on ne conçoit guère, chez les Kurdes, de noces sans danser. C'est pour eux, en tout temps, un amusement très recherché. Leurs danses, évidemment, n'ont absolument rien de commun avec les trépidations occidentales modernes. Elles n'en sont pas moins multiples et portent le nom générique de *reqs* qui est arabe, et surtout *dîlan*, qui est l'expression kurde.

Les variétés sont infinies et sont désignées souvent du nom de la région d'où elles sont originaires, par exemple : *Amûdi*, d'Amouda, *Botanî*, du Botan, *Dêrikî*, de Dêrik, *Serhedî*, des Confins, *Siverekî*, de Siverek, *Rohayî*, de Roha, *Şêxani*, du Cheikhan. Cette dernière danse correspond presque à la dabké libanaise. Mais on les nomme aussi d'après la forme des mouvements qu'elles font exécuter. On a alors la *govend*, qui est plutôt une ronde, où jeunes gens et jeunes filles, se tenant par la main, ou bras dessus bras dessous exécutent des pas, des chassés-croisés, des balancements fortement scandés, tandis que fifre et grosse-caisse en martèlent le rythme. Parmi les variantes nous avons ainsi *sêgavî* ou *sêpeyî*, trois pas, *çarpanî*, quatre pas, *girani*, lente, *xirfanî*, langoureuse, *teşîyok* ou encore *milanê*, où les partenaires dansent épaule

contre épaule, *aşiyok* ou "petite Aïcha", quand les danseurs forment un cercle complet. Les étudiants ont une danse particulière, sorte de quadrille, qu'ils appellent *bêlîte* ou *bêlûte*, d'inspiration religieuse autrefois, mais plutôt réaliste aujourd'hui. La danse *Copî*, très répandue s'accompagne de sautilllements. Celui qui la mène, *serçopîkêş*, agite d'une main un mouchoir et de l'autre entraîne les danseurs, dont la ligne s'avance ou recule, en oscillant de côté et d'autre. «Il y a un mouvement doux et ondulant du cercle entier en harmonie avec la musique, tout à fait comme la masse du blé qui ondoie quand elle est mise en mouvement par une brise légère» (Millingen). Quand les femmes se joignent à la *çopî*, ce qui n'est pas rare dans les villages, on l'appelle *reşbelek*, la bigarrée. Les danses *bêriyo*, la laitière, et *temzara*, tout comme la *sêxani*, sont pratiquées aussi par les Assyriens. La danse du sabre, *dilana sûr û mertal*, demande beaucoup d'agilité et d'adresse de la part de celui qui l'exécute. Elle est très agréable à regarder.

Les chansons également sont aussi nombreuses que variées. «On chante une chanson... Elle n'est pas la même la nuit que le jour. Si un enfant la chante, c'est autre chose, et autre chose si c'est une femme. Elle change, selon que jeunes ou vieux la chantent. Elle n'est pas la même dans la montagne et dans la plaine, dans la forêt et sur la mer. Chaque fois elle varie. Le matin, à midi, dans l'après-midi ou dans la soirée, ce n'est pas la même». Un Kurde seul, Yachar Kamal, était capable de faire ainsi sentir les innombrables variétés de la chanson kurde. Les épopées d'allure guerrière, *şer*, appelées *delal* dans la plaine et *lawiqê suwaran* chez les montagnards, sont souvent très longues. Le thème est connu: la fiancée ou la bien-aimée, restée à la maison, chante les péripéties de la bataille et les faits d'armes de son héros parti au combat où il se couvre de gloire. Chaque tribu, peut-on dire, a son *delal* propre. De longs poèmes religieux, *lawij*, à ne pas confondre avec les chants purement coraniques, sont également chantés sur une musique recueillie. Et puis, il y a les multiples chansonnettes qui agrémentent les mille et une occupations de la vie de tous les jours: les *berdolavî* ou chansons de devant le rouet, que les jeunes filles fredonnent en tra-

vaillant; les chansons de moissonneurs; les *pehizok*, chansons d'automne que jeunes gens et jeunes filles alternent en descendant du *zozan* où ils ont passé l'été; les *seréle*, chansons de printemps; sans parler évidemment des innombrables chansons de danse, les *dilok*, qu'accompagnent la flûte et le tambourin. Nous avons déjà signalé les épithalames, *hevalé* ou *serézavano*, ces chants qui accompagnent la jeune épousée en sa nouvelle demeure. Les *lorî* ou berceuses constituent un genre à part plein de fraîcheur et de simplicité.

La musique kurde, inséparable des danses et des chansons, fait partie assurément de ce qu'il est convenu d'appeler musique orientale; mais on ne peut la confondre ni avec la musique arabe, ni non plus avec la musique arménienne ou turque, bien que la musique kurde ait influé parfois sur les chants des peuples voisins. La vie musicale était très développée dans l'Empire des Sassanides et la tradition s'en est maintenue chez les Kurdes. C'est un Kurde de Mossoul, célèbre musicien et arbitre des élégances, Ziryab (789-957) qui, après avoir commencé sa carrière à Bagdad, la continua avec un éclat exceptionnel à la cour d'Abder-Rahman à Cordoue, où il fonda un Conservatoire. La musique orientale qu'il y introduisit prit un aspect original, rappelé dans les airs andalous que les Gitans ont conservés jusqu'à nos jours. C'est à Ziryab que l'on doit la cinquième corde du luth. L'Histoire a conservé encore le nom, au IXe siècle, de toute une dynastie de musiciens kurdes: Ibrahim ibn al-Mehdi, son fils Ishaq al-Mawsili (+ 850) et son petit-fils Hammâd. Quoi qu'il en soit de ses origines et de ses gloires passées, la musique kurde d'aujourd'hui n'est point savante, mais populaire et ne connaît point l'harmonie. Ses mélodies, aussi nombreuses que variées, conservent un caractère pathétique, assez souvent mélancolique, assez étonnant par conséquent. En effet, «les airs kurdes se distinguent par des modulations assez régulières, et ont en même temps dans l'expression quelque chose de si grave, de si mélancolique, que l'on ne saurait concevoir comment les sentiments dont ils supposent l'existence ont pu naître chez des tribus qui ne se sont révélées à nous que par des habitudes de violence et de pillage» Telle.

était du moins l'opinion d'Ed. Dulaurier, au siècle dernier. Les voyageurs occidentaux n'ont pas manqué de signaler l'originalité de cette musique. Certains ont subi l'attrait et le charme très sensible de ces mélodies; d'autres, au contraire, ont trouvé «plate et fausse» cette musique avec ses dix-sept tons et son manque de polyphonie et d'harmonie. Il est assez curieux de constater pourtant que c'est un prêtre arménien, au sens artistique, le Vartabed Comitas (1869-1935) qui, le premier, a recueilli et noté certains chants populaires kurdes. Tout récemment (1963), le Dr. D. Christensen nous a donné une étude très sérieuse de la musique de danse, instrumentale et vocale, du Hakkari, dont il a analysé les mélodies et critiqué le style. Mais aujourd'hui, les Kurdes eux-mêmes commencent à s'intéresser à l'originalité de leur musique nationale, et ont à cœur de ne pas laisser perdre ce trésor. C'est ainsi qu'en Irak, des étudiants ont organisé des groupes en vue de préserver, d'unifier et de faire progresser la musique kurde, tandis qu'en Arménie soviétique, une jeune kurde, Jamilé Jamil, a publié un recueil noté de chansons kurdes (1960).

Les instruments de musique utilisés par les Kurdes sont souvent de fabrication rustique. Tout berger a sa *bilûr*, ou flûte champêtre, dans sa musette. Lors des danses, la *zirne*, flûte courte, accompagne l'*erbane*, tambourin, et le *dehol*, tambour ou grosse-caisse. La flûte double, *juzale*, d'une longueur de vingt-cinq centimètres environ, est formée de deux roseaux creux jumelés. Chaque tuyau est perforé de trous pour les doigts sur toute la longueur supérieure. Des flûtes plus sonores et de meilleure qualité sont fabriquées avec des os d'oiseaux longs et creux. L'embouchure consiste en deux petits roseaux introduits dans les deux roseaux plus longs. En chaque roseau de l'embouchure est taillé un long et étroit segment flexible qui forme le mécanisme vibratoire. Lorsqu'on joue de cet instrument, l'embouchure est tout entière dans la bouche et lorsqu'on souffle, les joues se gonflent comme un ballon. Le son ressemble à celui des cornemuses écossaises. La viole sur peau, *ribab*, le violon, *keman* ou *kemança*, et le luth, *tanbûr*, servent aussi à faire danser les paysans. Les Yézidis scandent parfois

certains de leurs chants religieux à l'aide de cymbales, *xelile*, qui existent aussi dans les cérémonies de quelques chrétientés d'Orient. La guitare, *saz*, est utilisée aussi, bien qu'elle ne soit pas spécifiquement kurde. La trompette, *borî*, n'est en usage que chez les militaires.

On peut trouver dans le commerce musique et chansons kurdes enregistrées sur disques par différentes maisons d'édition.

2. A l'écoute des troubadours.

«Tout Kurde et même toute femme kurde est poète», a dit au siècle dernier le célèbre écrivain arménien Abovian (1804-1848). Il aurait pu dire tout aussi bien que tout Kurde est musicien et aime chanter. Mais il en est parmi eux certains qui sont spécialistes. Les *stranvan*, chanteurs, et surtout les *dengbêj*, trouvères, et les *çirokbêj*, conteurs, sont assez bien considérés par le peuple. Il n'en est pas de même des *mitirb*, sorte de tziganes sans attache avec les tribus et qui circulent partout pour divertir les gens. Chanteurs et troubadours de métier sont malheureusement en voie de disparition, car on peut maintenant trouver jusque dans les villages les plus éloignés des postes de radio à transistors. On peut ainsi écouter les chansons kurdes qui passent sur les ondes de radio-Baghdad ou de postes de derrière le rideau de fer. D'où que vienne la voix des chanteurs, il y a partout à l'écoute des hommes et des femmes avides d'entendre leurs airs favoris et leurs chanteurs préférés. Pourtant dans les longues soirées d'hiver, il n'est pas rare de rencontrer encore des conteurs qui tiennent leur auditoire sous le charme. Leur répertoire est immense. Leurs récits, où se mêlent merveilleux et aventures fantastiques, peuvent durer des heures, jusqu'à ce que les gosses s'endorment sur les genoux de leurs mères. Les contes sont souvent en vers et les rimes servent de points de repère au conteur qui risquerait de s'égarer. Cela n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance. Pourvu qu'il y ait du merveilleux, avec de jolies *houris*, des héros courageux qui savent conquérir leur bien-aimée, grâce à leurs prouesses et à leurs coups d'épée, tout le monde est content, les auditeurs ne se lassent point.

Voici deux légendes à forme purement idyllique. D'abord l'histoire de Zelikha et de Fatoul.

Dans le harem de Fatoul, Khan d'Iran, vivaient de bien jolies filles, mais la plus belle et la préférée, à coup sûr, était Zélikha, que Fatoul adorait. «Dis-moi ce que tu désires, même la lune, et je te le donnerai». Zélikha se contenta de demander la venue d'un troubadour qui lui chanterait la beauté du soleil. Or, à Ispahan, Tari, troubadour et musicien, vint à passer devant le palais de Zélikha, où l'on dansait et chantait. Il entra donc pour participer à la fête et aperçut Zélikha, splendidement vêtue, assise sur un trône en son boudoir. Une foule de suivantes, arabes et persanes, servaient la Princesse. Tari s'installa et, à peine eut-il touché sa guitare, que tous les assistants en furent transportés. Attirée par le son de la musique, Zélikha s'approche. Leurs regards se croisèrent. Le troubadour se mit alors à chanter, tandis que les larmes coulent des yeux de Zélikha: «Je suis l'amant Tari, à la recherche d'un travail. Je veux chanter la liberté et les misères de cette vie». Ces paroles émeuvent la Princesse dont toute l'attitude manifeste que son coeur est pris par l'amour du jeune musicien. Mais voici la nuit. Le palais devient silencieux; seule veille Zélikha qui regarde par la fenêtre et se demande où Tari a bien pu partir. Mais elle entend du bruit, une porte s'ouvre, Tari paraît et les deux amoureux s'embrassent. Une servante infidèle a prévenu Fatoul qui surprend le baiser des deux jeunes gens pétrifiés.

On dressa une potence sur la place publique et on y pendit Tari, l'étranger, que personne ne connaissait et dont le dernier regard, avant de rendre l'âme, se porta sur son amante, car Zélikha, près de la rivière, assistait à la scène. Les femmes pleuraient et se lamentaient. Des servantes prirent la Princesse par la main et la ramenèrent au palais, essayant de calmer son chagrin. Rencontrant la servante qui l'avait trahie, Zélikha se plaint d'être l'esclave de Fatoul Chah et, prenant son poignard, en perce le coeur de l'infidèle.

Zélikha ne peut oublier son amant et va fleurir sa tombe auprès de laquelle elle se lamente. Au palais, elle reste triste et ne parle plus. Fatoul Agha s'assied auprès d'elle, la caresse pour la consoler. En vain. Un jour, s'étant aperçu des sorties de Zélikha, il veut la frapper, mais elle s'échappe. Il ordonne alors de déterrer le cadavre de Tari.

L'amante éplorée a perdu ses couleurs. Dans la nuit étoilée, elle se met à la recherche du corps de celui qu'elle aime toujours, dans la plaine d'Ispahan qu'habitent les renards, les loups, les bêtes sauvages. Elle gémit et, dans ses chants, demande aux loups, à la montagne et aux arbres de lui faire connaître l'endroit où elle pourra retrouver son Tari. Elle craint de devenir folle. Au fond de la plaine, un bruit retentit, la rivière agite ses eaux, mais ce n'est qu'un lièvre qui s'enfuit. Mais voici qu'au clair de lune, Zélikha aperçoit au pied d'un arbre des ossements humains. Le squelette est intact, mais la chair a disparu sous l'effet de la pluie et du vent. Sous les rayons de la lune, Zélikha s'assied près du cadavre et pleure. Puis elle rentre à Ispahan, sous la pluie et dans le vent. Trois jours plus tard, elle regagne son château, mais elle avait abandonné dehors et sa vie et sa joie !

Un récit non moins populaire et qui connaît maintes variantes est celui de Siyabend et Khadjé.

Aux temps anciens, vivait sur le Sipan-Dagh le beau Siyabend, chasseur de la tribu de Zilli. Siyabend tombe amoureux de la belle Khadjé. Mais il était pauvre et ne pouvait payer la dot exigée. Alors il enleva la belle et la mena dans la montagne, où ils passèrent heureusement et sans soucis, trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, il arriva que Siyabend s'endormit, la tête posée sur les genoux de Khadjé. A ce moment, quelques cerfs sauvages passèrent à côté et l'un d'eux, le plus grand et le plus beau, s'empara d'une femelle du troupeau et s'enfuit avec elle. A cette vue, Khadjé pleura et une larme de ses yeux tomba sur la joue de Siyabend qui s'éveilla. Voyant Khadjé en pleurs, il lui dit : « Si tu m'as épousé contre ta volonté, je me conduirai envers

toi comme un frère vis-à-vis de sa soeur et je te ramènerai à la maison de tes parents.» - «Non, mon cher Siyabend, je t'aime et je te serai toujours une épouse fidèle. Mais je pleure pour avoir vu comment un beau et grand cerf s'est emparé d'une biche du troupeau, sans qu'aucun autre cerf n'ait osé la lui disputer. Ce cerf est un brave comme toi. C'est au souvenir de ton audace que j'ai pleuré de mon trop grand bonheur», répondit Khadjé.—«Et où s'en est allé le cerf avec la biche?» demanda alors Siyabend. Khadjé montra dans quelle direction ils s'étaient enfuis et Siyabend s'écria : «Je suis chasseur. Je ne connais sur cette montagne personne qui soit plus fort que moi. Et voici que, presque sous mes yeux, un cerf enlève une biche du troupeau : quelle offense pour moi !» Il se leva donc et s'élança à la poursuite du cerf. Dès qu'il s'en fût approché, il le visa avec son arc, mais le mâle se jeta sur lui, le frappa de ses bois et le précipita dans le ravin. Là, Khadjé le trouva grièvement blessé. Il gisait au fond du gouffre et Khadjé, penchée sur lui, pleura amèrement. Elle maudissait la beauté de la forêt, des fleurs, toute la magnificence de la nature ; elle maudissait l'eau de la source, les buissons, les fruits et cette herbe même que le cerf avait broutée et qui lui avait donné cette force qui lui avait permis de vaincre Siyabend. Dans un accès de désespoir, elle maudit aussi les pâturages d'été noyés dans la verdure, l'air suave pénétré de l'arôme des fleurs de la montagne et le soleil éclatant qui éclaire le Sipan-Dagh, refuge du cerf méchant. Elle mourut bientôt sur le corps même de son bien-aimé. Et depuis ce temps-là, un arbre toujours en fleurs rappelle aux passants la force de l'amour.

3. Fêtes et saisons.

A côté des fêtes strictement familiales, il y a aussi chez les Kurdes des fêtes saisonnières célébrées par les bergers. Elles sont variées ces festivités champêtres : *serêpez*, lors des premiers agnelages ; *barodan*, lors du départ pour le *zozan* ou pâturage d'été ; *berxbir*, pour la tonte des brebis ; et surtout la fête plus grande encore du *beran-berdan*, que les Turcs appellent *kasim*, lorsqu'à la fin de l'estivage on lâche les

béliers au milieu des brebis. On retrouverait, paraît-il, des traces de cette fête dans l'Avesta. En tout cas, elle est l'occasion de ripailles et de réjouissances en tous genres et peut-être aussi de futurs mariages, car les jeunes filles mettent leurs mouchoirs de soie au cou de leurs moutons préférés, tandis que le gars qui enlève le foulard se dévoile comme aimant la fille. Si les parents, qui se sont aperçus du manège, sont d'accord, les fiançailles ne tarderont guère et le mariage suivra en son temps.

Si les bergers seuls célèbrent ces fêtes en relation avec l'élevage, il en est d'autres que tous les Kurdes célèbrent à l'envi. Le *newrûz* ou *nûroj* est une fête antérieure à l'Islam, chère à tous les Iraniens. Elle a toujours été en honneur chez les Yézidis, qui passent pour avoir conservé la religion nationale et qui la considèrent comme la fête du nouvel An, *Serêsal*. C'est en effet la fête du printemps, du renouveau, puisqu'elle tombe le premier mercredi d'avril. Les Kurdes d'Irak, qui l'avaient laissé tomber en désuétude, ou plutôt à qui on l'avait interdite, l'ont reprise depuis plusieurs années. Elle est même devenue véritablement une fête nationale que les Kurdes célèbrent, à Sulaimani, avec des feux de joie, ou à Bagdad, par des séances de poésie et de chants. A son occasion, les journaux kurdes publient des numéros spéciaux illustrés. Les étudiants kurdes partout où ils se trouvent à l'étranger, en profitent pour faire connaître leur Patrie, par des séances où ils donnent à leurs amis l'occasion de chanter et de danser sur leurs airs nationaux. En Iran, le dernier mercredi de l'année, donc celui qui précède cette fête, les réjouissances s'accompagnent de rites magiques, car il s'agit d'expulser les mauvais esprits et de préparer un temps propice, puisqu'il n'est pas encore souillé. Le canon, *top-e morvarid* ou canon perle, de la place de l'Ark à Téhéran porte bonheur à qui passe en dessous; des feux de joie rappellent en ce pays de Zarathushtra, que la lumière est le symbole du Dieu du Bien et de la Vérité; les cruches qu'on brise sont un rite de fécondité autant qu'un rite contre le mauvais oeil; des cailloux jetés dans une jarre d'eau sont un rite de présage, tout comme les mots entendus à l'improviste. Le produit d'une quête votive,

qashoq-zani, servira à confectionner un potage qui donnera bonne santé pour toute l'année qui va commencer. Mais ces vieilles coutumes tendent à disparaître.

En liaison avec cette fête de l'année nouvelle, il faut mettre sans doute la *Samani Pazan* ou cérémonie de la cuisson du Samani, qui est une forme d'évocation des célèbres jardins d'Adonis. On fait lever des grains de blé dans une sorte de panier plat. Les plants ayant atteint une certaine hauteur sont coupés à une date donnée après la fête du *Norúz*, jour de l'entrée du soleil dans Aries. Puis on les fait macérer dans un mortier pour en extraire le suc; les résidus sont jetés dans une eau courante. Le soir du même jour, ce suc est employé à préparer une sorte de gâteau. Chaque famille convie ses amis et voisins à la célébration d'un *mewlûd*, et le soir des danses sont organisées autour du feu sur lequel cuit ledit gâteau. Une fois qu'il est cuit, on le met sur un plateau avec un miroir, du kohl et du henné et on place le tout dans une pièce qu'on ferme. Les personnes qui ont des vœux à formuler allument des cierges autour du plateau. À l'aube, on ouvre la pièce et l'on soulève le couvercle du récipient contenant le gâteau. On cherche alors à découvrir l'empreinte d'une main, ce qui donne l'occasion d'une grande réjouissance. Car on croit que Aïcha ou Fatima leur a rendu visite en esprit et a béni la cérémonie, en laissant l'empreinte de sa main comme preuve de sa visite. Cette pâtisserie est ensuite distribuée aux amis et voisins. À mon avis, écrit à ce propos Tewfiq Wehbi, cette cérémonie a ses racines dans un passé fort lointain. La visiteuse serait la reine Anahita des anciens Iraniens ou Ishtar des Suméro-Babyloniens. En provoquant, en forçant la végétation symbolique de quelques grains de céréales, la cérémonie devait avoir pour but d'aider, avec l'intervention de la déesse de la fertilité, à la réussite de la récolte. De nos jours, elle est pratiquée dans le but d'avoir une progéniture ou de faire exaucer des vœux quelconques.

À la fin du XIXe siècle, certains voyageurs comme de Morgan signalent, chez les Moukri de Saoudj-Boulak (aujourd'hui Mahabad),

la fête au printemps d'un faux émir, qui a tout à fait l'allure d'un carnaval. T. Wehbi fait mention de rites similaires encore pratiqués au printemps à Sulaimani. Les préparatifs sont confiés à un comité spécial. Au jour fixé, les habitants de Sulaimani quittent la ville pour le lieu désigné de la cérémonie. Un roi est intronisé, des courtisans et une garde lui sont assignés. Le roi chevauchant un boeuf, accompagné de sa cour, au milieu de la foule, se rend au camp où des tentes et des canapés sont installés et des chaudrons mis sur le feu. Des individus, travestis en moutons ou en chèvres, miment les attitudes de ces animaux. durant toute la fête qui dure trois jours. Le roi est obéi sans réplique, Il impose même des taxes aux personnes présentes ou non. Il jouit du titre jusqu'à la fête suivante et la nomination d'un successeur.

De son côté, Ereb Chamo, nous fait part d'une autre fête populaire, à laquelle il a assisté lorsqu'il était enfant. C'est la fête *Kose-geldi* sorte de carnaval également, où un jeune homme se déguise en cheikh ou en mollah, tandis qu'un autre s'habille en femme. Ils font alors le tour des maisons pour ramasser du beurre, du fromage, de l'argent. Chez les riches, la pseudo-femme se plaint qu'on en veut à son honneur. Pour la dédommager et s'en débarrasser on lui offre alors un chevreau ou de l'argent. Tout ce qui a été ainsi recueilli par les jeunes gens est distribué aux familles pauvres.

4. Les plaisirs et les jeux.

A l'occasion de ces fêtes, saisonnières ou autres, les voyageurs, Rich, Millingen, de Moltke, etc., ont signalé chez les Kurdes la pratique de certains jeux ou sports populaires et toujours en usage. En tête vient le *cerid*, sorte de fantasia qui trouve nécessairement place lors de toute fête nuptiale ou de toute autre réjouissance publique. Le *taghaleh* est de même un exercice à cheval très couru. On choisit un terrain aussi uni que possible. Les cavaliers galopent séparément à fond de train. Quand ils arrivent à l'endroit voulu, ils lancent sur le sol, un peu devant

le cheval et pointe en bas, un gros bâton d'environ un mètre de long. S'il est bien lancé, le bâton rebondit en l'air et l'adresse du cavalier consiste à faire rebondir son bâton de telle sorte qu'il puisse ou bien passer par dessous, ou bien le rattraper dans la main droite ou dans la main gauche. Le *chogan* ou polo est un ancien sport persan dont Saladin était très amateur. Il s'y exerçait avec plaisir et adresse sur les pelouses qu'il avait fait aménager pour cela à Damas, sur les rives du Barada. La lutte, *zoran*, telle qu'elle est pratiquée en Turquie ou en Iran, compte aussi des amateurs parmi les Kurdes. Des jeunes Kurdes de Beyrouth y sont bien entraînés ainsi que dans l'athlétisme, l'haltérophilie, la boxe, sans parler du football ou du basket. Un des jeux les plus populaires est le *hol* ou *gok*, qui correspond au hockey. Si les combats de coqs ou de perdrix ne sont pas abandonnés, les combats de buffles sont plus spectaculaires et les batailles de béliers ne manquent pas de pittoresque. Les petits bergers ont eux aussi leurs amusements. Ereb Chamo nous signale le jeu de *zézé* ou bâtonnet, la course, la balle, le lancement de pierres. D'ailleurs bien des jeux ressemblent à ceux des petits européens : saute-mouton, *baûtan* ou *kerwanê xwê*, caravane du sel, le jeu de barre, *çire*, colin-maillard ou *apê Mûs*. Les billes, *qaq* ou *gula* sont également connues, de même que le jeu de bâtonnet, *talûl*, et les divers jeux de poursuite. Si les enfants s'amuseaient encore, en hiver surtout, comme tous les enfants du monde, à pigeon-vole, *çûkfîrî*, ou à l'école, *dîbîstan*, sorte de jeu de la main chaude, à la marelle, *berdaq*, et surtout aux osselets, *kab*, les hommes, eux, se livrent à des jeux qui passent pour plus sérieux. Les cartes, *îskênbil* ou *îsqabil*, et les dés, *zar*, ont de nombreux amateurs parmi la jeunesse dorée des familles riches des Moukri, au dire de Viltchevsky. Le trictrac, *nard* est le passe-temps habituel de tous les piliers de *chaikhana* ou cafés. Mais il est un jeu, noble celui-là, qui fait les délices des gens instruits et fait partie de la bonne éducation de tout agha qui se respecte : les échecs, *setrenc*. Saladin aimait ce jeu avec passion et y passait des soirées entières.

A côté de ces amusements d'ordre privé, il en existe d'autres qui sont publics et intéressent la communauté. A l'occasion des fêtes de

ashura, les persans chiïtes avaient coutume d'organiser des séances théâtrales de caractère religieux, les *taziya*, analogues aux mystères chrétiens de la Passion au Moyen-Age. Les Kurdes, qui d'ailleurs ne sont pas chiïtes à part de petits groupes, ne semblent pas avoir pris grand intérêt à ces spectacles. Le *Karagöz* turc, ou théâtre d'ombres chinoises, d'une inspiration toute différente, n'a pas non plus fait école au Kurdistan. D'ailleurs si le théâtre est aujourd'hui encore presque inexistant chez les Arabes, on ne s'étonnera pas de sa pauvreté chez les Kurdes. Pourtant on ne peut pas ne pas signaler que certains auteurs dramatiques de langue arabe, comme Jamil Sidqi Zehawi (1863-1936) par exemple, sont des Kurdes authentiques. Bien des tragédies classiques ont été de même composées par le Prince des Poètes, Ahmed Chaouqi (1868-1932) d'ascendance kurde lui aussi. A Sulaimani, en Irak, il y eut quelques essais scolaires. De même, lors de la République kurde de Mahabad, en Iran (1945-1946), la jeunesse a joué certaines pièces patriotiques. Mais c'est à Erivan, en Arménie soviétique, qu'a été fondé le premier théâtre kurde en 1934. Une troupe théâtrale existait aussi au village de Ali Kotchek. J'ignore quelle en est la valeur artistique, le répertoire et le succès qu'elle peut obtenir auprès des spectateurs kurdes. Chez les Kurdes soviétiques on a également signalé quelques films kurdes, documentaires ou folkloriques. Certains groupes de jeunes se produisent à la radio d'Erivan et ont exécuté une pièce radiophonique. L'art dramatique kurde est encore dans l'enfance et il est à craindre que l'engouement pour le cinéma ne le tue avant même sa maturité. D'ailleurs ce n'est pas dans les salles de spectacles que le Kurde occupe le plus clair de ses loisirs.

5. Nemrods et Tartarins.

Cela se conçoit aisément si l'on se souvient que le Kurde est un homme amoureux de grand air. C'est donc au dehors qu'il cherchera ses plaisirs, en tête desquels vient la chasse. Le Kurde est en effet un chasseur enragé et un tireur adroit. La chasse est son sport favori et un Kurde bien né invite facilement ses hôtes à une partie de chasse. Le

pays abondant en gibier de toute sorte, à poils et à plumes, favorise ce passe-temps royal. On y poursuit donc les animaux sauvages, plus ou moins nuisibles, comme l'ours, le loup, l'hyène, le renard, le sanglier que les Kurdes ne mangent pas. Jadis, jusqu'au siècle dernier si l'on en croit certains récits, on chassait encore le lion, aujourd'hui en tout cas entièrement disparu. Mais on poursuit aussi le lièvre et, pour sa chair, le bouquetin. Un proverbe rappelle que «pour faire la chasse aux aigles, il faut s'aventurer dans leurs régions». C'est vrai aussi pour les mouflons. Dans le Kurdistan irakien, sur les rives du Sirwan, on chasse un gibier à plumes abondant: bécassines, malards, cailles, perdrix, francolins, canards sauvages. La perdrix surtout est recherchée, un peu dans tous les secteurs, et maints procédés sont mis en oeuvre, suivant qu'on désire la tuer ou la capturer vivante pour l'apprivoiser. On utilisera donc, suivant le cas, le fusil, le filet ou la chanterelle. Au temps des neiges, les perdrix sont prises à la main; au printemps, on les tue à l'affût. Certains abris pour affûts sont si favorables que leur prix peut atteindre celui de la dot d'une femme! Les lévriers kurdes sont aussi célèbres que leurs gros chiens de berger. Certains faucons sont dressés pour la chasse: ainsi le faucon royal, *şahin*, dont la valeur peut s'élever à trente livres-or, est utilisé pour la chasse aux cigognes. Le *sipir*, qui ne vaut que vingt livres-or, et le *doxan*, de moindre prix encore, servent à la chasse aux perdrix et aux pigeons.

Au Moyen-Orient, le plus célèbre chasseur de fauves contemporain est sans aucun doute un Kurde de Damas, dont nous avons déjà signalé (p. 42) les initiatives sociales dans le domaine agraire, Hussein Ibish. Dès 1900, il chassait la gazelle et la chèvre sauvage, en Syrie même, aux environs de Palmyre. Dix ans plus tard, au Soudan, il chassera le lion, le buffle, le rhinocéros, le léopard et il fera de même en Ouganda et au Congo Belge. Aux Indes, il abattra des tigres et des éléphants; des antilopes et des autruches, dans l'Afrique occidentale portugaise. Son palais de Damas, orné de ses innombrables trophées, est un véritable musée d'animaux exotiques.

Comme dans tous les pays du monde, les chasseurs kurdes ont

souvent une âme de Tartarin et les conteurs s'en donnent à coeur joie à narrer leurs prouesses ou leurs mésaventures.

Au temps de Bedir Khan, un lion s'était aventuré dans la région de Djézireh et avait dévoré brebis et gros bétail. L'émir du Botan, après avoir essayé en vain de l'attraper, fit savoir à son de trompe qu'il récompenserait celui qui parviendrait à tuer la bête féroce. Un nomade Garisi, attiré par l'appât du gain d'une pièce d'argent, vint à Djézireh, sans autres armes qu'un gros bâton. A peine fut-il arrivé sur les lieux hantés par le lion, que celui-ci se présenta à sa vue. Avant que l'animal ait eu le temps de l'assaillir, notre homme lui asséna un coup de son bâton entre les deux yeux. Comme un vulgaire renard, la bête tomba inanimée aux pieds du nomade. Mais l'homme s'imaginant que ce qu'il avait tué était le chien de l'émir, eut peur de tomber aux mains des valets du prince et s'éloigna de la ville... Or voilà qu'un Boti très malin passa par là. Voyant le cadavre du lion, il lui appliqua son fusil sous l'oreille et fit feu; puis il mit la dépouille sur son âne et la porta chez l'émir à Bourdja-Balak. On avertit aussitôt le prince qui, pour récompenser l'individu, l'interrogea tout d'abord. Mais il s'aperçut bien vite que ce Boti n'était pas celui qui avait tué le lion. Il fit donc savoir par des hérauts qu'il désirait connaître le véritable auteur de la mort du lion.

Sur ces entrefaites, notre nomade racontait son histoire à un boutiquier et, comme il croyait avoir tué le chien du prince, il brodait tant soit peu. C'est alors qu'ils entendirent la voix du crieur public. Le boutiquier demanda au nomade plus de précisions sur la façon dont il avait tué l'animal et lui dit: «Ce n'est pas le chien de l'émir, c'est effectivement le lion que tu as tué! Cours vite chez le prince chercher ta récompense». Il arriva donc au château et, dès qu'il eût vu la dépouille du lion, il avoua à ceux qui l'entouraient: «Vraiment, s'il n'y avait pas cette blessure à la tête, je pourrais dire que c'est moi qui l'ai tué avec mon bâton».

On rapporta la chose à l'émir qui convoqua notre nomade. Dès

qu'il l'eût aperçu, si bien bâti, le prince fut convaincu qu'un tel homme était bien capable de tuer un lion avec un bâton. Et le dialogue suivant s'engagea: «C'est toi qui as tué le lion ?»— «Seigneur, s'il n'y avait pas cette blessure à la tête, je dirais que c'est moi».—«Comment l'as-tu tué ?»—«Mon Prince, supposons que tu sois le lion et moi moi. Eh bien ! quand il a voulu se jeter sur moi, j'ai levé ainsi mon bâton et je l'ai frappé entre les deux yeux». Les valets n'eurent que le temps de lui retenir la main, notre nomade allait frapper le prince entre les deux yeux.—«Parfait, dit l'émir. C'est toi qui as tué le lion. Parle, que veux-tu que je te donne ?»—«Seigneur, je ne manque de rien. Je n'ai besoin que de ma pièce d'argent pour payer mon tribut à l'émir».—«A partir d'aujourd'hui, je t'exempte de la taxe. Que veux-tu de plus ?»—«Mon Prince, j'ai un fusil, j'ai des moutons, j'ai des provisions, je n'en veux pas davantage !» Comme il ne pouvait décider le nomade à lui réclamer quelque chose, l'émir donna l'ordre à ses serviteurs de le conduire au marché et de lui acheter pour lui et ses enfants plusieurs costumes et d'y ajouter un sabre et un fusil damasquinés d'argent.

Cette anecdote avec bien d'autres est racontée avec verve par Osman Sebri, un des meilleurs conteurs kurdes d'aujourd'hui.

La pêche, qui est certes un métier, n'en est pas moins un sport qui procure bien des joies à qui s'y livre. Elle est florissante aussi, car le poisson foisonne dans l'Euphrate et ses affluents, dans le Tigre et le Khabour, dans les deux Zab et les multiples rivières du Kurdistan. On la pratique au filet, *tor*, à l'hameçon, *çengal*, et aussi au harpon, *metran*, surtout quand il s'agit de capturer les gros poissons, comme le poisson de Tobie dans le Zab, qui touche terre de la tête et de la queue quand on le met sur un âne pour le transporter au marché.